Le Décor de la vie

LE COSTUME RÉGIONAL

Un congrès du costume régional se tient à cette heure à Nice. Je n'ai pas eu le loisir d'y aller et je le regrette. J'y aurais, me dit-on, vu les costumes des provinces de France autrement que dans un musée. J'y aurais entendu un rapport de M. Armbruster, qui ne peut manquer d'être intéressant, si j'en juge d'après les réflexions qu'il m'a faites avant son départ et sur lesquelles j'aurai sans doute l'occasion de revenir prochainement. M. Armbruster s'est spécialisé dans les recherches de ce genre; il leur a consacré de lentes et minutieuses études; comme membre du comité directeur de la fédération régionaliste française, il reste en relations suivies avec cinquante groupes, répartis dans toutes les provinces françaises, qu'il ne faut pas confondre avec les groupes régionaux de Paris, recrutés parmi des originaires de la province, mais vivant à Paris. Il suffit, je pense, d'énoncer cette distinction pour saisir la nuance qui sépare un Parisien d'origine provinciale d'un provincial résidant en province. Car il importe que nous, les déracinés, soyons sans haine ni jalousie d'aucune sorte pour ceux qui ont eu le courage et la patience de rester au pays, à la condition toutefois que les enracinés nous rendent la monnaie de notre pièce. Sans quoi aucune collaboration ne sera possible entre eux et nous; eux nous apportant la substantifique moelle et nous, le style.

Je ne rééditerai pas la complainte de quelques écrivains qui ont mis le régionalisme en conserves. M'est avis que si le costume régional a disparu de la plupart de nos provinces, la faute en est à ces prêchi-prêcha, qui se sont opposés de tout le poids de leur inertie intellectuelle à une évolution normale des choses. Faute de suivre la transformation générale des mœurs et des costumes, le costume régional est mort. Désormais objet de musée, de collection, de mascarade, voire habit de société folklorique et porté, comme tel, dans les grandes occasions, telles que congrès, procession et exposition, il ne s'ajuste plus aux gestes, aux occupations de la vie. Ceux qui le revêtent pour un jour, s'ils ne sont pas doués pour le théâtre et s'ils n'ont pas acquis dans la familiarité des muses de la comédie et de la tragédie l'aisance nécessaire au mouvement et aux attitudes prennent trop facilement l'aspect de mannequins bourrés de son.

Le comble du ridicule est atteint par les représentations d'une revue qui se donne actuellement sur la scène d'un music-hall parisien. Il faut y aller pour savoir ce qu'il convient de ne pas faire dans cet ordre d'idées. Le succès qui accueille cette figuration, recrutée non dans les provinces de France, mais parmi les groupements régionaux de la capitale, nous avertit au moins du succès qui accueillerait toute manifestation analogue, mais sévèrement contrôlée et dirigée par des artistes.

Comme je causais avec M. Armbruster de ces sortes de choses et que je lui manifestais le désir de voir évoluer le costume régional suivant nos habitudes contemporaines, il abonda dans mon sens et m'indiqua que le costume régional s'était perpétué dans la mesure où il s'était conformé aux gestes, aux mouvements, aux plastiques déterminés, engendrés par de nouveaux usages, voire par de nouveaux modes de locomotion. Du jour où l'on ne sut plus l'adapter à l'existence contemporaine, il fut condamné.

Par exemple, le nœud alsacien était jadis assez petit, parce qu'il s'attachait à une calotte de tissu brodé d'or qu'il ne fallait pas cacher; mais, à mesure que, par économie ou pour toute autre raison, les femmes remplacèrent la calotte d'or par une calotte beaucoup moins luxueuse, il leur fallut cacher la pauvreté de cette coiffe par un ruban beaucoup plus volumineux. Il se peut aussi que le volume du nœud alsacien ait été exagéré de 1870 à 1914, en manière de symbole et de protestation contre l'occupation allemande.

La première tâche consiste à renseigner les provinciaux ou les régionalistes et à leur persuader la nécessité de ces ajustements. Une tentative faite à l'occasion récente du congrès d'art régional a été assez mal accueillie par plusieurs congressistes. On avait voulu leur offrir, à titre de démonstration, un divertissement musical et chorégraphique. D'excellents artistes de l'Opéra, Mlle Marie-Louise Didion, MM. Cerry et Goubé dansèrent sur des airs bressans et provençaux, harmonisés et orchestrés par M. Henri Casadesus. La chorégraphie avait été réglée par M. Léo Staats, maître de ballet de l'Opéra. M. François Quelvée, l'auteur des décors et costumes de *Mârouf*, des *Trois Henri*, des *Créatures de Prométhée*, avait composé pour la circonstance des costumes bressans et provençaux. Il s'était informé, auparavant, à la bibliothèque de l'Opéra et auprès de son savant conservateur, M. Prodhomme, de la documentation relative aux costumes de ces provinces. Mais il avait essayé d'en dégager le style général, de les rendre plus souples, plus aisés à porter, plus favorables aux mouvements de la danse. La couleur, la matière, la coupe en étaient ravissantes. Les congressistes interprétèrent cet essai sans bienveillance. Peut-être, en effet, était-il un peu trop poussé? Peut-être convenait-il de rester plus près du document? Mais lequel, et de quelle époque, de quelle localité? Si l'on examinait à la loupe les costumes portés par les groupements régionaux, on observerait assez vite qu'ils sont parfois, eux aussi, « reconstitués » d'une manière assez arbitraire par des archéologues et des couturières de village, sans grand goût ni érudition très sûre. Sauf pour les pays très rares, comme la Bretagne, où le costume est porté non seulement par les groupements régionaux qui sont, eux aussi, des manières de sociétés savantes, mais par la plupart des habitants, chaque jour de la semaine, à quoi se référer, sinon à une curiosité bienveillante pour le document et surtout à une sorte d'intuition pour laquelle on peut faire crédit à un artiste spécialisé dans le costume de théâtre plus qu'à un archéologue? Jusqu'à nouvel ordre, je persiste à penser que l'évolution du costume régional est nécessaire, si l'on veut qu'il vive ou qu'il revive.

J'assistais l'autre soir, à l'Opéra-Comique, à la représentation des ballets polonais de Félix Parnell. Sous réserve de la musique, j'admirais le mouvement dans lequel ces ballets étaient « enlevés » par ces jeunes danseurs et danseuses venus de la Pologne. Parfois ce mouvement confinait à une sorte de délire. J'imaginais ainsi les fêtes dionysiaques.Le programme intitulait un des numéros « Une femme en furie de danse ». Qui n'a pas vu la charmante, la spirituelle Zizi Halama épuiser un à un tous ses danseurs, les mettre en fuite et attendre, poings sur la hanche, d'un air de défi, le... suivant, ne comprendra jamais cette fureur de danse, si enracinée chez ces artistes qu'ils se plaignent de ne pas danser quatre fois la semaine au lieu d'une ou deux fois. En Pologne on aime, on pratique couramment la danse, dans tous les villages. Elle n'est pas, comme chez nous, le fait de groupements folkloriques, mais d'un chacun. Il est des circonstances telles que les noces, la moisson, où l'on danse vingt-quatre heures de suite. Près de Lovicz, à quelque soixante kilomètres de Varsovie, les paysans y mettent tant de frénésie qu'ils crient aux musiciens, qui répètent constamment les mêmes airs, de leur jouer quelque chose d'autre. Et les musiciens de tromper cette attente en changeant seulement de ton. Si les artistes de la compagnie Félix Parnell dansent avec tant de fougue, c'est qu'ils ont sous les yeux, quasi quotidiennement, le spectacle d'un art dont ils essaient de reproduire la verve populaire, mais en le « présentant », en l'harmonisant et en concentrant sur un temps relativement court une sorte de déchaînement villageois étalé parfois sur vingt-quatre heures.

Aux sons de l'oberek, Mathieu, qui dort de son dernier sommeil, ressuscite, se lève et se met à danser. Les cérémonies du mariage débutent sur un rythme lent, tandis qu'on souhaite la bienvenue aux jeunes mariés, qu'on leur présente le pain et le sel, qu'on les bénit, qu'on change la parure nuptiale, un échafaudage de fruits et de fleurs enluminés contre un bonnet de femme mariée; mais elles s'achèvent en folie sur des airs de Cracoviak, mazurka, oberek. Le dernier jour de la moisson, les faucheuses offrent une belle couronne de blé au patron; les jeunes gens, pour taquiner les jeunes filles, veulent l'abîmer; les uns et les autres finissent par s'accorder sur le thème de l'oberek. Comme ces danses nuptiales et montagnardes, ces galanteries paysannes, ces valses, ces enluminures aussi savoureuses que des batiks alternent, au cours du spectacle, avec une chorégraphie symbolique et manifestement inspirée des inquiétudes saltatoires du ballet Joosz, d'Essen, on a le loisir de comparer le charme inépuisable de la sève paysanne et de la différenciation régionale avec la monotonie lourde et sujette aux redites de l'art international. Le ballet polonais Félix Parnell, qu'on reverra le 27 avril au Trocadéro, donne de précieuses indications au régionalisme français.

On souhaite que nos régionalistes « durs » prennent la peine d'y assister. Ils y verront que si Félix Parnell a su, en travaillant sur une danse paysanne, atteindre au grand style chorégraphique, il n'a pas moins bien réussi à tirer parti du costume régional pour l'ajuster aux exigences de la danse. Si elles sont satisfaites, le reste, c'est-à-dire notre liberté d'action dans le cadre de la vie contemporaine le sera aussi, à plus forte raison. Les peintres qui ont dessiné les costumes et les décors ont pu, tout en restant assez près de la réalité paysanne, l'adapter à l'esthétique de la scène, qui n'est qu'une interprétation plus brillante et, partant, plus aisément perceptible de l'esthétique dans la vie. Ainsi les paysans et les paysannes polonais affectionnent les étoffes rayées, aux couleurs vives; mais il faut aussi rendre sensible par une danse de quatre ou cinq minutes le goût non moins accentué de ces paysans pour le rythme du mouvement; d'où les jupes des danseuses rayées comme celles des paysannes, mais d'une matière plus souple; d'où les pantalons des danseurs rayés comme ceux des paysans, mais de même drap, dont la danse masculine s'accommode mieux, parce qu'il lui confère un accent plus ferme, moins ondoyant. Le souci de conciliation n'apparaît pas moins dans la « Fête de la moisson ». Au contraire, le bel uhlan qui se promène « au parc » porte le costume exact du prince Joseph Poniatowski, tel qu'on le voit au musée de Varsovie : uniforme bleu d'outremer, à bandes rouge violacé, qui sont à proprement parler les couleurs nationales; shako garni de cuir ; dans la même danse, qui est une mazurka authentique, *Elle* porte le costume Directoire, à la taille remontée, bien accordée au style Biedermeyer d'un fronton porté par des colonnes. Les montagnards du ballet sont vêtus de drap blanc comme ceux des Karpathes, tandis que les paysannes qui pleurent Mathieu s'affublent pauvrement de cotonnades.

Félix Parnell, comme Léon Bakst, comme Rimsky-Korsakow, nous enseigne l'art délicat, subtil, insaisissable de faire de l'art avec du folklore, sans quoi le folklore risque de rester ce qu'il a toujours été en France, un amusement de patronage.

LÉANDRE VAILLAT.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

IL Y A UN DEMI-SIÈCLE

Lu dans le *Temps* du vendredi 24 avril 1885 :

× *Aujourd'hui, à 2 heures, a eu lieu, à l'Académie française, la réception de M. Ferdinand de Lesseps, élu au fauteuil de feu Henri Martin. C'est M. Ernest Renan qui a répondu au nouvel académicien.*

× *Une explosion formidable a eu lieu aujourd'hui, à 11 heures, à l'office de l'amirauté de Londres. Le bruit de cette explosion s'est vite répandu dans toute la ville et a causé une grande émotion.*

Le tremblement de terre de Formose. — Le sinistre qui vient de ravager la grande île extrême-orientale prend une place importante dans les désastres enregistrés dans ces trente dernières années, mais il n'atteint pas les chiffres des victimes de Messine (1908) : 77.282; des Abruzzes (1915) 24.000; des Indes (1934) : 8.000, mais il dépasse ceux de San Francisco (1906) : 1.000, Naples (1930) : 1,475; et Nicaragua (1932) : 1,000.

Mais le record est malheureusement tenu par le tremblement de terre du Japon en 1923 où l'on eut à déplorer 150.000 victimes.

Le nageur palmé. — Dans une des plus élégantes piscines parisiennes, il est un nageur qui fait l'étonnement des profanes et l'admiration des habitués. On le conçoit : ses pieds sont palmés. Entendez par là qu'avant de plonger dans l'eau du bassin, il chausse des palmes en caoutchouc de son invention, qui ont à peu près la dimension et la forme de battoirs de blanchisseuses. Ces appendices pédestres et natatoires lui permettent de réaliser à fleur d'eau des vitesses impressionnantes, de piquer brusquement au fond de la piscine, se redresser, surgir d'une pièce hors de l'élément liquide, se retourner sur le dos, bref d'imiter les évolutions aquatiques si souples des otaries. Pour pouvoir se servir de ces palmes, il faut toutefois une condition : savoir nager le crawl ou tout au moins, pour ceux qui veulent se contenter de se laisser glisser sur le dos, être capable de faire des battements de pieds les jambes tendues. Car, pour obtenir le meilleur rendement de cette innovation, on doit laisser de côté la souplesse prescrite pour le crawl et raidir les jambes en leur donnant un mouvement vertical de va et vient et en s'efforçant de ne pas leur faire effleurer la surface de l'eau. Pour celui qui a essayé ce nouveau moyen de propulsion aquatique et qui pratique les nages modernes, quel amusement ! L'exercice qui nécessite constitue d'ailleurs un excellent entraînement athlétique. On imagine les services que pourrait rendre ce système en matière de sauvetage, où les bras sont unitilisables.

La Fayette et la cause polonaise. — A l'occasion du centenaire de La Fayette, M. Adam Lewak, historien polonais, vient de publier un recueil contenant plus de 230 lettres et discours relatifs à la cause polonaise et datant de 1829-1834. La plupart des documents réunis dans le volume sont des inédits provenant de collections polonaises et qu'on ne trouve ni dans les mémoires (six volumes parus en 1837-1838) ni dans *la Correspondance inédite* de La Fayette, publiée en 1908 par Thomas. On sait que La Fayette avait été très lié avec Pulaski et Kosciuszko en Amérique et que plus tard il s'était prodigué en faveur de la Pologne lors de l'insurrection de 1831. Après l'échec de celle-ci, il organisa une œuvre d'assistance aux émigrés, prit sans cesse leur défense et s'opposa à l'expulsion de certains d'entre eux, notamment de l'historien Lelewel.

Les 70 ans de la comtesse Hartenau. — Vienne va célébrer prochainement le soixante-dixième anniversaire de la comtesse Jeanne Hartenau, veuve du prince Alexandre de Battenberg, qui fut le premier prince de la Bulgarie après le traité de Berlin. Le prince avait d'ailleurs déjà abdiqué quand il la rencontra. C'était une cantatrice, qui s'appelait Jeanne Loisinger. Alexandre tomba amoureux d'elle, l'épousa et la fit nommer comtesse Hartenau par l'empereur François-Joseph. Les fêtes organisées en son honneur seront surtout musicales, car l'ancienne cantatrice devint la protectrice éclairée des grands orchestres symphoniques de Vienne dans les années critiques de l'après-guerre.

L'entr'aide chez les cervidés. — C'est un fait connu de tous les naturalistes mais curieux pour le profane que lorsqu'une troupe de cerfs veut passer un fleuve à la nage, elle se met en file indienne afin que chacun — sauf le meneur — puisse se soulager en posant sa tête, très pesante à cause des bois, sur les flancs de celui qui le précède. La file nage ainsi sans aucune fatigue, le premier ayant seul la tête levée et en supportant le poids pour le plus grand repos de ses compagnons; quand il se sent las, il passe du premier rang au dernier; celui qui le suivait lui succède dans son rôle de conducteur, et ainsi, de uns aux autres, les cerfs migrateurs se relaient à tour de rôle jusqu'à ce qu'ils aient atteint le bord opposé. Voilà un bel exemple de solidarité et d'entr'aide qu'il doit être émouvant de constater de ses yeux.

Un phénomène de folie collective. — Dans un petit village de la Russie subcarpathique (qui, comme on le sait, fait partie de la République tchécoslovaque), on a récemment constaté un curieux cas de folie collective. Un boucher, excité par la lecture des journaux, s'était persuadé de l'imminence de la guerre. Sortant de chez lui à la tombée de la nuit, il jeta l'alarme dans toutes les maisons en criant que des troupes hongroises étaient en marche sur le village. Ses concitoyens le crurent, verrouillèrent leurs portes, dressèrent en hâte des barricades dans les rues et commencèrent à tirer des coups de fusil dans la nuit contre l'ennemi invisible. Ce n'est qu'aux premières heures du matin que les gendarmes parvinrent à convaincre ces pauvres gens que la guerre n'avait pas été déclarée et qu'ils pouvaient déposer leurs armes et retourner aux champs.

Naissances

— M. Yves Sauvain et Mme, née Rieu-Villeneuve, sont heureux de faire part de la naissance de leur fille Isabelle.

Nécrologie

— On annonce la mort de *M. Paul Jérome*, professeur agrégé au lycée Saint-Louis, chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre, décédé à l'âge de 57 ans.

— Nous apprenons la mort de *M. Roger Seyrig*, survenue, à Paris, le 23 avril. L'inhumation aura lieu à Belfort.

— On nous prie d'annoncer la mort de *Mme Henri de Leiris*, survenue à Lyon, le 21 avril.

De la part du docteur et de Mme Jacques Hollard, de M. et Mme Pierre Kergomard, du capitaine et de Mme Jacques de Leiris, ses enfants, de Mme Louis Bard, de M. et Mme Paul de Leiris, de M. et me G. Hochreutiner et de toute la famille.

— A Château-Salins ont eu lieu les obsèques du général *Bernard*, du cadre de réserve, décédé à l'âge de 75 ans à Frolois (Meurthe-et-Moselle). Le défunt était originaire de Château-Salins.

Remerciements

— Mme Charles Romain adresse sa reconnaissance émue à tous ceux qui ont pris part à son grand deuil.

Nouvelles diverses

— Le match entre les docteurs Alékhine (de Paris) et Euwe (d'Amsterdam) pour le titre de champion du monde des échecs commencera au début d'octobre prochain. Toutes les parties se joueront en Hollande. Il se jouera trois parties par semaine à raison de cinq heures de jeu par jour. Sera vainqueur du match celui qui totalisera le premier 15 points 1/2, dont obligatoirement six parties gagnées. Une partie gagnée comptera 1 point, une nulle 1/2 point pour chacun, et une perdue 0 point. Rappelons que l'actuel champion du monde des échecs, Alékhine, a gagné son titre en 1927 en battant Capablanca, et qu'il défendit victorieusement ce titre deux fois contre Bogolioubov.

— L'exposition féline internationale sera inaugurée samedi 27 avril, à 11 heures, 9, avenue Hoche.

QUESTIONS SOCIALES

Après la grève des facteurs de Nice

Quinze facteurs des P. T. T. ont été réintégrés, hier, par la direction de Nice, portant le total des réintégrations à soixante-deux.

D'autre part, une première équipe de vingt-cinq remplaçants parisiens est repartie pour la capitale.

AUTOMOBILISME

Le VII^e Grand-Prix de Monaco

(De notre envoyé spécial)

Monte-Carlo, 22 avril.

Une victoire germano-italienne a été l'aboutissement de la classique épreuve annuelle disputée cet après-midi pour la septième fois et dans laquelle s'affrontèrent une fois de plus les industries allemande et italienne.

On ne saurait en effet prétendre que le prestige de notre industrie nationale était en jeu du fait de la participation d'une unique voiture française de modèle ancien que pilotait l'excellent conducteur britannique amateur lord Howe, lequel, à l'entrée d'une chicane mal abordée, vit heureusement son engin s'amortir sans mal sur le talus mouvant d'une barrière protectrice construite en sacs de sable.

En vérité, si notre industrie nationale s'est abstenue, c'est faute de moyens matériels. La politique de propagande par la course d'automobiles et par les succès qu'on y peut remporter ne connaît pas chez nous cette aide gouvernementale si largement dispensée aussi bien chez nos amis transalpins que de l'autre côté du Rhin.

Aujourd'hui, à Monte-Carlo, sur le circuit difficile aux mille embûches, la glorieuse incertitude du sport a groupé dans une même victoire la virtuosité d'un excellent pilote, l'Italien Fagioli, et les qualités d'une grande marque allemande, la Mercédès.

La course de Fagioli fut sans histoire, mais non sans mérite. Il partit en tête et ne fut jamais rejoint; il ignora la défaillance, mena la course à son gré, s'offrit le luxe de battre les records existants : celui de la moyenne générale qu'il porta à 93 kilomètres 607 à l'heure et celui de la plus grande vitesse sur un tour du circuit qu'il éleva à 96 kilomètres 626.

Au départ de la course on comptait, nous l'avons dit hier, quinze concurrents. Le déchet dépassa 40 0/0, c'est-à-dire huit classés contre sept ayant abandonné ainsi qu'il résulte du palmarès de l'épreuve qui s'établit ainsi :

1. Fagioli (Mercédès), en 3 heures 23 minutes 49 secondes, couvrant les 100 tours du circuit, soit 318 kilomètres, à la vitesse moyenne de 93 kil. 607 à l'heure;
2. Dreyfus (Alfa-Roméo), en 3 h. 24 m. 21 s.;
3. Brivio (Alfa-Roméo), en 3 h. 24 m. 56 s.;
4. Etancelin, à 1 tour; 5. Chiron, à 3 tours; 6. Sommer, à 6 tours; 7. Zehender, à 7 tours; 8. Soffiettia, à 9 tours.

Ont abandonné : Brauchtitsch, Brivio, Farina, lord Howe, Trossi, Villapadierna et Caracciola.

Si la course du vainqueur se déroula sans incidents, la lutte pour les deuxième et troisième places se poursuivit âprement pendant cent tours de circuit; depuis le départ jusqu'à la mi-course très exactement, Caracciola se maintient à la seconde place, le pilote allemand roulant à quelques centaines de mètres de son compagnon d'écurie Fagioli.

C'est au cours du quarante-neuvième tour que se produisit l'attaque de l'excellent pilote français Etancelin qui, après cinquante tours, faussa compagnie à Caracciola, se lançant résolument à la poursuite de Fagioli qui avait sur lui quelque trente-cinq secondes d'avance. Mais ce fut sans succès. Le freinage de la voiture desservit le conducteur français qui rétrograda après quelques brillantes échappées, et Caracciola reprit son rang. Mais soudain, une panne mécanique irrémédiable immobilisa la voiture du conducteur allemand comme avait été stoppé, quelques instants après le départ, l'engin que pilotait Brauschtitsch. Ainsi, de l'équipe des trois voitures venues d'outre-Rhin, il ne restait plus en course que Fagioli qui portait tous les espoirs.

Une suite de chassés-croisés se produisit alors entre Etancelin qui faiblissait, Brivio qui marchait régulièrement, et Dreyfus, jeune et valeureux pilote français, un de nos espoirs qui s'affirma sur la fin. Mais il était trop tard.

La seule comparaison des temps publiés plus haut montre en effet que Dreyfus, second classé, finit à 32 secondes du premier, précédant lui-même Brivio de 35 secondes.

Exception faite pour celui de lord Howe, les abandons nombreux au cours de l'épreuve ont montré l'important déchet causé par des défaillances mécaniques. C'est la rançon courante et la démonstration probante des difficultés que rencontrent les ingénieurs dans leurs recherches pour l'établissement de cet engin cobaye qui s'appelle la voiture de course dont les perfectionnements serviront ensuite d'utiles enseignements pour une meilleure production des véhicules de tourisme.

On sait, à ce propos, que la Fédération nationale des clubs-automobiles de France a pris l'initiative d'une souscription nationale pour aider à la construction de voitures de course par nos ingénieurs français. Mais hélas ! la liste des dons dépasse à peine le demi-million.

Nous pensions à cette pauvreté de moyens lorsque les résultats officiels venant d'être proclamés, le drapeau à croix gammée fut hissé au mât de la victoire sous les yeux de 100,000 spectateurs tandis que retentissait l'hymne national allemand.

Un jour peut-être, si notre souscription nationale réussit, pourrons-nous voir enfin flotter les trois couleurs au faîte de cette hampe, en écoutant la *Marseillaise*.

PAUL ROUSSEAU.

AÉRONAUTIQUE

Les chefs du personnel navigant d'Air France

Le poste d'inspecteur général sur tous les réseaux de la Compagnie Air France a été confié à M. Jean Mermoz. Ce dernier sera secondé en Europe par trois chefs-pilotes : Paul Codos, sur la transversale Londres-Marseille; Gaston Génin, sur la Scandinavie et l'Allemagne, et Durmon, sur le réseau Europe centrale et orientale.

La liaison Australie-Angleterre

L'aviatrice néo-zélandaise, miss Joan Batten, qui tente de battre le record féminin Australie-Angleterre, repartie hier matin de Bassorah, est arrivée à Bagdad dans la soirée.

BULLETIN MÉTÉOROLOGIQUE

DE L'OFFICE NATIONAL

I. — *Température du 22 au 23 avril, à 7 heures*

Maxima: Marseille-Marignane, Lyon +18°, Toulouse, Clermont-Ferrand, Dijon, Strasbourg 17°, Paris (Montsouris), Royan-la Coubre, Antibes 16°, Valenciennes, Calais-Saint-Inglevert, Rennes, Nantes, Bordeaux, Perpignan, Pau-ville, Nancy 15°, Tours, Avord, Belfort 14°, le Havre, Biarritz 13°, Brest 12°.

Minima : Antibes +10°, Biarritz, Marseille-Marignane 9°, Rennes, Nantes 8°, Royan-la Coubre, Bordeaux, Perpignan, Lyon 7°, Calais-Saint-Inglevert, Tours, Avord, Toulouse 6°, Valenciennes, Paris (Montsouris), le Havre, Dijon, Clermont-Ferrand 5°, Brest, Belfort 4°, Nancy, Reims 3°, Strasbourg 2°.

Pluie des 24 heures le 23 avril, à 7 heures, traces, Beauvais, Calais-Saint-Inglevert, Metz, Romilly, le Havre, Rennes; 1 mm., Paris (Montsouris), Paris (le Bourget), Chartres, Bréhat, le Talut, Poitiers, Rochefort, la Coubre; 2 mm., Angoulême, Perpignan, Lyon, Montélimar; 3 mm., Nantes, Tours, Châteauroux, Bordeaux; 4 mm., Orléans, Avord, Clermont-Ferrand, le Puy; 7 mm., Ouessant, Biarritz; 8 mm., Brest; 14 mm., Toulouse; 27 mm., Pau.

II. — *Situation générale le 23 avril, à 7 heures*

Entre deux zones de hautes pressions qui intéressent l'une l'extrême nord de l'Europe avec un minimum de 1,031 mb sur la Finlande, l'autre le large ouest des côtes du Portugal avec un maximum de 1,023 mb, s'étend une zone de basses pressions qui présente des minima de 1,010 mb sur la mer du Nord, la Bretagne, le centre de la France, la Provence, et de 1,012 mb sur l'Autriche. A Paris 1,012 mb. Le déplacement des perturbations sur nos régions est très lent et dirigé généralement de l'ouest à l'est.

III. — *Evolution probable de la situation jusqu'au 24 avril, à 18 heures*

Situation actuelle : le système nuageux S3 signalé hier et lié à la baisse B3 s'est développé en prenant un caractère orageux. Il intéresse ce matin toute la France à l'exception de l'extrême est.

Situation future : le système orageux S3 se déplacera lentement vers l'est. Il se désagrégera sous l'action de la hausse H3 et cessera d'intéresser la France au cours de la nuit du 23 au 24. Une amélioration se manifestera ensuite en l'absence de toute autre perturbation.

En France, pour la journée du 24 avril :

a) Etat du ciel. — Dans le quart sud-est: légèrement brumeux et nuageux avec éclaircies; rares orages par places. Ailleurs: brumeux le matin; nuageux ensuite avec éclaircies.

b) Vent. — Dans le quart sud-est: secteur nord modéré ou faible. Ailleurs: faible variable.

c) Température. — En toutes régions: en hausse.

Région parisienne :

IV. — *Temps probable pour la soirée du 23 et la nuit du 23 au 24 avril*

Ciel très nuageux avec éclaircies devenant brumeux vers le matin. Vent faible de sud-est. Température en hausse sur la veille.

V. — *Temps probable pour la journée du 24 avril*

Ciel brumeux le matin; ensuite nuageux avec éclaircies. Vent faible variable. Température en hausse sur la veille.

3. — LE TEMPS. — 24 avril 1935

FAITS-DIVERS

Les accidents de la circulation. — Comme il était à craindre, la période des fêtes a été marquée par de nombreux accidents. On estime que le nombre de personnes tuées au cours d'accidents survenus depuis samedi dernier dépasse la vingtaine; le nombre des blessés est plus élevé encore. Voici les plus graves des accidents qui nous ont été signalés ce matin :

— Près de Ligueil (Indre-et-Loire), une automobile, conduite par M. Marcel Clément, 15 ans, s'est jetée contre un arbre. M. Clément a eu le crâne fracturé; un de ses camarades, Jean Guébin, 15 ans, a été tué sur le coup; un autre, Jean Laprayre, 16 ans, porte des contusions.

— A Vielle-Brioude (Haute-Loire), un cycliste de 15 ans, Dominique Portal, a dérapé et s'est tué.

— Près de Sembadel (Haute-Loire), une automobile, dans laquelle avaient pris place cinq personnes, a défoncé la barrière d'un passage à niveau et s'est immobilisée sur la voie au moment du passage d'un train. Deux voyageurs purent descendre de la voiture avant le choc; deux autres furent tués sur le coup; un garçonnet, transporté à l'hôpital de Saint-Etienne dans un état grave, y est décédé.

— Une automobile, occupée par sept personnes, regagnait Plombières-les-Dijon, lorsque, près de cette dernière localité, pour éviter trois enfants qui se trouvaient en bordure de la route, le conducteur donna un violent coup de volant. La voiture tomba dans le canal de Bourgogne. Grâce à la promptitude des secours, les sept voyageurs purent être retirés de la voiture et ranimés.

— A Saint-Hilaire-du-Rosier (Isère), une voiture appartenant à M. Millas, tailleur, cours Berriat, à Grenoble, et dans laquelle se trouvaient sa femme, sa fille, son gendre et un enfant de 5 ans, a heurté un pylône à haute tension et s'est renversée dans le fossé. Tous les voyageurs ont été grièvement blessés.

L'enlèvement d'une fillette. — Les recherches entreprises pour retrouver la petite Nicole Marescot enlevée, à Chaumont, dans les conditions que nous avons signalées, se sont poursuivies en vain hier.

Un prêtre « radiesthésiste » a procédé à des expériences à la suite desquelles il a cru pouvoir indiquer l'endroit précis où, sur les bords de la Suize, Soclay, « l'homme en gris » aurait tué la petite Nicole avant de jeter le cadavre à la rivière. Sur ses indications de minutieux dragages ont été effectués, mètre par mètre et plusieurs heures durant; ils n'ont donné aucun résultat. C'est en vain également que l'on a procédé, entre Belancourt et Treix, à des recherches que préconisaient d'autres « radiesthésistes ».

Soclay est-il coupable? C'est un repris de justice et un anormal; de plus, plusieurs témoins sont venus affirmer qu'ils l'avaient rencontré tenant par la main Nicole Marescot. Il n'en proteste pas moins de son innocence. Le juge d'instruction s'applique donc à vérifier la valeur des témoignages recueillis et a envoyé, à cet effet, des commissions rogatoires.

Double intoxication alimentaire. — Mlle André Lemoine, 16 ans, frappait, hier matin, à la porte de la chambre de ses parents, dont elle partage le logement, 18, rue Labois-Rouillon. Etonnée de ne pas recevoir de réponse, elle entra. Son père était affalé sur une chaise et avec peine il balbutia : « Regarde, ta mère ne bouge pas. » Etendu dans le lit, Mme Lemoine était déjà toute froide. Un médecin appelé constata le décès. Le commissaire de police fit transporter M. Lemoine à l'hôpital Lariboisière. Il a pu déclarer que dans la nuit il avait été réveillé par des douleurs de ventre intolérables. Il voulut se lever pour absorber un cordial quelconque. Mais, c'est à peine s'il put faire quelques pas. Ayant atteint une chaise il s'y laissa tomber et n'eut plus la force de se lever. Les époux Lemoine auraient été victimes d'une double intoxication alimentaire. Le commissaire de police a saisi les reliefs du repas pris la veille.

Cambriolages. — Au cours de la journée de dimanche des cambrioleurs se sont introduits dans l'appartement de M. René Sanglé, professeur à l'institut agronomique, 72, avenue d'Orléans. Ils ont dérobé pour 25,000 francs de bijoux, de valeurs et d'argent liquide.

— Trois malfaiteurs, dont la police a pu recueillir le signalement, se sont introduits, pendant son absence, au domicile de M. Antoine Girons, négociant, rue de Corbeil, à Essonnes (Seine-et-Marne). Ils ont enlevé le coffre-fort renfermant une somme de 11,000 francs et des objets de valeur. Le meuble a été ensuite chargé sur une automobile volée à un voisin de M. Girons. A 23 heures, hier, les gendarmes d'Essonnes ont retrouvé la voiture sur la route de Courconnes. Elle avait été jetée contre un arbre. Le coffre-fort était intact.

Une affaire d'espionnage à Alger. — La police d'Alger, sur la demande télégraphique du parquet de Marseille, vient d'arrêter trois étrangers, le docteur Ernest Hanhart, de Coblentz, ainsi qu'un nommé Hans Buser et sa secrétaire, Charlotte Skaler, tous les trois soupçonnés d'espionnage.

Toujours sur la demande du juge d'instruction de Marseille, M. Minnard, le doyen des juges d'instruction d'Alger, M. Vaillant, ouvrit une enquête et, en dépit des protestations des trois étrangers, ceux-ci furent inculpés de tentative d'espionnage et écroués. On découvrit dans leurs bagages plusieurs appareils photographiques, un poste de T.S.F., ainsi que de nombreux documents sur la nature desquels la police garde le secret.

On se montre à Marseille extrêmement discret sur les faits qui ont amené, à Alger, cette triple arrestation.

C'est le commissaire spécial de la préfecture, M. Dhubert, qui a découvert l'affaire. Ayant appris que le docteur Ernest Hanhart, qu'il croyait Suisse, avait cherché à se procurer des renseignements d'ordre militaire, il signala la chose au parquet qui désigna comme juge d'instruction pour enquêter M. Minnard. Celui-ci transmit un mandat à Alger. C'est seulement là, après l'arrestation, qu'on connut la véritable nationalité du docteur Hanhart, qui est Allemand.

FEUILLETON DU *Temps*
DU 24 AVRIL 1935

LA MUSIQUE

A L'OPERA : représentation de « Don Juan », « dramma giocoso », en deux actes, de Lorenzo da Ponte, musique de Mozart, version nouvelle de M. Adolphe Boschot.

« La mise en scène de « Don Juan », par M. Jacques Rouché.

Quand, il y a un an, l'Opéra reprit *Don Juan* dans la version primitive, je vous ai exprimé mon partage d'impressions. La musique du chef-d'œuvre était rendue, dans sa pureté, à notre admiration. Le poème de Lorenzo da Ponte était traduit avec les étranges licences que je vous ai signalées. L'exécution de la partition et la marche du spectacle étaient trop souvent suspendues par des temps d'arrêt à vide. Malgré la présence de M. Bruno Walter au pupitre, les auditeurs non prévenus éprouvaient un sentiment de longueur et d'ennui. Depuis, on n'a que légèrement remédié à ces inconvénients.

M. Paul Paray conduisait l'orchestre à la dernière représentation de *Don Juan*, à l'Opéra. On a maintes fois apprécié ses vertus d'animateur fougueux et de rude surveillant. Il a dirigé à bride abattue les premières scènes du *dramma giocoso*. Les récitatifs étaient devenus plus vivants et rapides, les ensembles plus colorés. M. Paul Paray, qui est un chef d'orchestre de la hauteur de M. Bruno Walter, faisait circuler un souffle puissant, brûlant, dans la partition. Son zèle s'est un peu ralenti vers la fin du premier acte. Bientôt, M. Paray se ressaisissait, réagissait contre l'alanguissement général. Sans omettre aucun des éléments de cette précieuse musique, il nous apportait la plus énergique traduction du deuxième acte qu'on puisse entendre.

M. Paul Paray n'accompagne pas les récitatifs au piano, comme M. Bruno Walter. Il tient à conserver tout son ascendant sur les instrumentistes. Belliqueux par nature, il semble faire naître autour de lui une atmosphère d'orage. Il répond à la disposition enflammée des esprits.

La vigueur déployée par le maestro ne suffit pas à maintenir le cercle dans lequel le chef-d'œuvre doit être enfermé. La durée des pauses exigée pour les changements de tableaux n'a été qu'à peine réduite. Les décors sont trop tristes, les lumières trop pauvres pour ce *dramma giocoso*. Les acteurs ne mettent pas encore assez de vivacité à débiter les récitatifs.

Pourtant l'interprétation vocale — exactement la même que l'année dernière — mérite de grands éloges. Mme Germaine Lubin prête toujours un magnifique aspect à Donna Anna. Au début du spectacle, on nous avait informés par une annonce que la belle artiste avait été souffrante et qu'elle ne disposerait pas, avec son empire habituel, de ses moyens. De ce fait, on nous a privés de l'audition du fameux air : « *Non mi dir, bell'idol mio* » et le rôle de Donna Anna était comme rejeté en seconde ligne. Mme Lubin n'avait aucun besoin de l'indulgence qu'elle sollicitait du public. Jusque dans les ensembles elle chantait et vocalisait en perfection. Jamais sa voix n'avait paru plus lumineuse ni plus souple.

Mme Ritter-Ciampi ne saurait être égalée dans le rôle d'Elvire, qu'elle nuance à ravir, sans se départir un instant de son large style. Elle a fixé hautement sa place au théâtre lyrique. Elle est incontestablement aujourd'hui l'interprète la plus savante, la plus accomplie de Mozart. Mlle Solange Delmas continue de chanter d'un organe limpide le rôle de Zerline. M. André Pernet tient avec plus d'entrain et d'élégante agilité le rôle de Don Juan. M. Villabella détaille avec une technique de tout point irréprochable les cantilènes de Don Ottavio. M. Cabanel dessine avec intelligence et ardeur la figure joviale de Leporello. MM. Louis Morot et Medus ont acquis plus d'aisance et chantent d'excellente manière les rôles de Masetto et du Commandeur.

D'où vient néanmoins que notre plaisir n'est pas entier, que notre attente n'est point remplie ? C'est que, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, l'intérêt du spectacle n'est pas suffisamment entretenu, que la représentation est coupée d'intervalles impatientants, que le curieux et pénétrant opéra-bouffe ne nous est pas rendu, avec ses brillantes diversités, dans un cadre riant.

On comprend les hésitations et les scrupules de M. Jacques Rouché. *Don Juan*, qui porte le titre de *dramma giocoso*, est, en vérité, un mélodrame ténébreux. Au lever du rideau, un vieillard est tué. Durant toute la pièce, on ne fait que poursuivre l'assassin du Commandeur. C'est par la mort du coupable que Donna Anna veut venger la mémoire de son père. Une longue scène se passe dans un cimetière. Un fantôme terrifiant se dresse. Une voix de l'au-delà se fait entendre. Le tout se termine par la punition du criminel et par sa chute et son supplice dans les flammes de l'enfer. Il faut convenir que c'est là un sujet d'opéra-bouffe sinistre.

Ajoutons qu'au moment d'entreprendre la composition de *Don Juan*, Mozart était en deuil de son père. Dans sa dernière lettre à Léopold Mozart, il avait écrit : « Depuis deux ans, je tâche de m'habituer à cette idée que la mort est la meilleure amie de l'homme. Et au lieu de l'envisager avec effroi, je m'efforce de la regarder comme une délivrance. » Dans la musique de *Don Juan*, le maître de Salzbourg a inscrit ses plus sereines méditations sur la mort. La partition est comme bordée de noir. Elle commence et finit sur le funèbre andante en *ré* mineur où Gounod trouvait « d'effroyables gammes ». La mort et l'amour sont dépeints et, pour ainsi dire, confrontés dans l'ouverture du chef-d'œuvre.

Au long de la pièce, Don Juan ne justifie nullement sa réputation de séducteur. Il échoue chaque fois qu'il tente de conquérir ou de subjuguer une femme. Il est repoussé tour à tour par l'aristocratique Donna Anna, par la paysanne Zerline et jusque par la jolie soubrette d'Elvire. Il n'a pu recueillir tout au plus que les bonnes grâces de la maîtresse de son valet Leporello. Encore ne le raconte-t-il que pour irriter son laquais. Entre nous, il se vante peut-être. Réellement il n'est aimé que de la gémissante Elvire, dont il se moque, dont il ne veut plus à aucun prix. Ce grand seigneur qui fait profession de libertin et de bourreau des cœurs est proprement ridicule.

A notre connaissance, il ne peut ajouter aucun nom à l'ample liste de ses conquêtes. Zerline n'est intéressée et attirée que par ses titres et ses richesses. Quoi qu'il advienne, elle restera attachée à son rustique fiancé Masetto. Quand Don Juan la serre de trop près, elle se dégage de l'étreinte brutale et crie au meurtre. Dans *le Burlador de Sevilla*, de Tirso de Molina, source à laquelle ont puisé tous ceux qui ont traité de Don Juan, Isabelle-Elvire elle-même se détache du dépravé pour en épouser un autre et, avant de mourir, Don Juan fait dire aussi qu'il n'a pas attenté à l'honneur de Donna Anna. Toutes les femmes qu'il attaque résistent victorieusement à cet homme irrésistible. Elles l'exècrent au lieu de l'aimer. Il s'expose sans cesse à leur dérision et à leur haine. Le titre, *le Débauché puni*, n'est pas expliqué. En toute justice, Don Juan ne saurait être condamné et damné que pour assassinat et non pour des vices qu'il n'étale guère. Aucune de ses aventures amoureuses n'est couronnée de succès.

Dans ses *Fantaisies à la manière de Callot*, E.-A.-T. Hoffmann nous représente Don Juan comme un prince d'une beauté ensorcelante et Donna Anna comme une autre Chimène. La fille du Commandeur Gonzalo de Ulloa ne peut s'empêcher d'aimer à la passion le meurtrier de son père. Au dire de M. Reynaldo Hahn, Mme Pauline Viardot, illustre interprète de Donna Anna, était conduite par la même idée lorsqu'elle jouait *Don Juan*. La musique de Mozart, d'une suavité ineffable, peut prêter à bien des interprétations et des rêveries. Rien ne nous autorise à penser que le maître de Salzbourg ait entrevu et évoqué le personnage sous cette forme.

Avant de remonter *Don Juan* sur la scène de l'Opéra, M. Jacques Rouché, qui est homme d'étude autant que directeur de théâtre, s'est livré à de patientes investigations autour du chef-d'œuvre de Mozart. Il a consigné le résultat de ses doctes recherches dans une brochure, *la Mise en scène de « Don Juan »*, où abondent les plus vives remarques (1). Le livret de Lorenzo da Ponte y est analysé épisode par épisode et un complément d'information nous est donné sur les diverses façons avec lesquelles les metteurs en scène ont jusqu'aujourd'hui présenté au public le célèbre *dramma giocoso*.

Un exemplaire de la première édition du libretto, publiée en 1788, est enfermé dans la cassette qui contient le manuscrit de Mozart, actuellement à la bibliothèque du Conservatoire de Paris. Comme avait fait M. Adolphe Boschot, M. Jacques Rouché a dû consulter les deux pièces rarissimes. Il nous apprend que dans la distribution des personnages le rôle d'Elvire est indiqué ainsi : *Donna Elvire, dame de Burgos, abandonnée par Don Juan*. Plus bas, il écrit : « Le texte seul nous apprendra que Don Juan a promis mariage à Elvire, et qu'il ne l'a pas épousée. » Nous avions quelque raison de reprocher à M. Adolphe Boschot d'avoir fait de Donna Elvire l'épouse de Don Juan. Le directeur de l'Opéra lui-même ne peut que partager notre opinion. Dans ces conditions, on se demande pourquoi l'on continue d'entretenir le public dans cette erreur. Il est vrai que M. Boschot, dans sa récente version du texte de Lorenzo da Ponte, a commis un grand nombre d'autres contresens qu'il importerait de rectifier.

M. Jacques Rouché a cru devoir nous dépeindre ainsi la physionomie de Donna Elvire: « Elvire est plus amoureuse qu'aimante; la jalousie rend farouche son ardeur bourgeoise. Elle accepte mal d'être trompée, elle ne supporte pas d'être délaissée. Elvire, seule dans la vie, veut se venger elle-même. L'expression de sa passion reste d'autant plus violente. Dans l'intrigue générale, c'est elle qui mène le jeu. Ainsi le rôle devrait-il être tenu par l'artiste la plus dramatique de la troupe. » Le directeur de l'Opéra prend appui sur les textes de Lert, d'Otto Jahn pour nous tracer ce portrait, plein de véhémence.

Je me suis déjà élevé contre la thèse soutenue par M. Rouché. Je n'y rattacherai plus que deux observations. Elvire n'est animée par aucune « ardeur bourgeoise ». Dans le *Burlador de Sevilla y Convidado di piedra*, de Tirso de Molina, auquel il faut toujours revenir, Elvire-Isabelle est une duchesse que le roi veut marier de sa main. D'autre part, dans l'importante et décisive biographie de Mozart par Arthur Schurig et que M. J.-G. Prodhomme a traduite et adaptée en français, on lit: «... mais Elvire ne pense pas pouvoir exercer elle-même sa vengeance. Ce n'est pas une Carmen, c'est une femme abandonnée qui pleure, une Viennoise, en somme, amoureuse sans espoir, comme en connaissait Mozart. C'est aimer encore que de pardonner à moitié. » (2) Il me semble bien que dans l'esprit de Lorenzo da Ponte, Elvire est une amoureuse burlesque et qui a des traits de ressemblance avec Bélise, des *Femmes savantes*, et avec les vieilles coquettes embrasées du répertoire de la *commedia dell'arte*.

M. Rouché a très bien vu que « le poète et le musicien n'ont pas souvent été tout à fait d'accord quant au personnage d'Elvire ». Obéissant à l'ange qui était en lui, Mozart a prêté d'admirables accents à « la dame de Burgos ». Il est difficile de concilier les chants tendres ou passionnés d'Elvire avec ses attitudes et ses répliques, d'une fureur comique.

Mozart a transporté dans une sphère supérieure l'intrigue bouffonne développée par le librettiste. Avec sa haute imagination, il a, en quelque sorte, spiritualisé l'action, transfiguré, idéalisé les personnages. Sa partition est enveloppée de mélancolie, empreinte d'une nostalgie céleste. Assuré qu'il était de l'estime du généreux public de Prague, il s'est exprimé avec une sincérité entière, en toute liberté.

Dans sa brochure, le directeur de l'Opéra n'a abordé le chef-d'œuvre que par la marge laissée à la mise en scène. Pour rétablir *Don Juan* à son vrai point, fallait-il se fier aux indications du librettiste ou bien à celles du musicien? M. Jacques Rouché a tenu compte de tous les essais de mise en scène qui avaient été faits avant lui. L'essentiel à ses yeux était de sauvegarder la dignité de la musique, d'en marquer le caractère propre, au risque de nuire à l'action. « Le tragique, dit-il, naît du contraste entre les événements humains et les événements surnaturels : mais ces derniers l'emportent sur les premiers. *Le Convive de pierre* est avant tout un drame religieux... Le metteur en scène s'efforcera donc de constituer cette atmosphère de crainte, de mystère, et il le cherchera par les moyens les plus simples, les plus discrets, afin que leur puissance ne soit pas lourde à la musique dans une scène essentiellement musicale. »

Poussé par la crainte de ne pas paraître assez respectueux de la mémoire de Mozart, M. Rouché ne s'est préoccupé que de donner un caractère de grandeur au spectacle. Avouons-le, dans cet arrangement fait pour une élite éclairée, *Don Juan* n'est plus le *dramma giocoso* conçu par Lorenzo da Ponte. Tout le côté *commedia dell'arte*, que le directeur de l'Opéra a parfaitement distingué, a disparu.

Il y a sept ans, la Société universelle du théâtre avait agi autrement. Le souvenir des trois représentations de *Don Juan*, qui eurent lieu, à l'époque, sur le théâtre des Champs-Elysées, n'a pas quitté notre mémoire. Les péripéties piquantes et égayées de la pièce avaient été restaurées à merveille. La décoration était dans une constante teinte de clarté et d'agrément. M. Bruno Walter n'en avait pas moins reconstitué le trésor de la partition, qui parlait à notre âme. Le flot de cristal de la symphonie théâtrale de Mozart s'écoulait d'un plein courant, sans aucun retardement, et souriait aux cieux. La méthode ainsi donnée n'était-elle pas préférable à celle qui a été adoptée à l'Opéra ?

Placé à la tête de notre plus grand établissement musical, M. Jacques Rouché a peut-être une trop rigoureuse conscience de sa tâche. Avant tout, il veut servir avec une sévère dévotion la cause de Mozart. Personne d'entre nous ne songe à l'en blâmer. Mais il n'a pas ressaisi la part heureuse, brillante, du chef-d'œuvre, dans sa ligne originelle. *Don Juan* n'est pas d'un bout à l'autre « le drame religieux » qu'il suppose. Mozart, qui était visité par la grâce, qui n'était agité que par le désir de plaire à son monde, avait un génie plus harmonieux et radieux qu'austère. Aux dernières représentations de *Don Juan* à l'Opéra, nous avons ressenti une impression de froissement et de lassitude. Dans ce large cadre tragique, on ne peut se former une juste idée de cet art, à la fois galant et sublime, de la fin du dix-huitième siècle.

HENRY MALHERBE.

(1) Jacques Rouché, de l'Institut, directeur de l'Académie nationale de musique et de danse : *la Mise en scène de « Don Juan »*. (Durand et Cie, éditeurs.)

(2) Cf. *W.-A. Mozart, sa vie et ses œuvres*, traduction-adaptation de J.-G. Prodhomme de la deuxième édition de l'ouvrage d'Arthur Schurig (Librairie Delagrave), page 321.